

# Étude critique : le pentateuque expliqué par L. Ragaz

Autor(en): **Goy, William-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **36 (1948)**

Heft 148

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380500>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÉTUDE CRITIQUE

---

### LE PENTATEUQUE EXPLIQUÉ PAR L. RAGAZ

En 1947 ont paru les deux premiers volumes d'une œuvre posthume de Leonhard Ragaz qui constituera une explication de toute la Bible (1). De son propre aveu, l'auteur a donné là en somme son testament spirituel.

Cet ouvrage n'est pas un commentaire technique ; il ne suit pas le texte pas à pas ; il n'a point pour but d'élucider tous les problèmes généraux ou de détail auxquels s'arrête obligatoirement l'exégèse. Visant à une synthèse, Ragaz s'attache uniquement à saisir le sens fondamental, la pensée centrale de la Bible, sans tenir compte des nuances ou des variations de cette pensée, ce qui simplifie évidemment certains problèmes. A vrai dire, il expose moins la seule pensée biblique, dans sa nudité, que le prolongement qu'il lui voit, l'écho qu'elle éveille en lui, les rapprochements innombrables et parfois imprévus qu'elle lui suggère ; nous avons affaire moins à une explication de la Bible qu'à une méditation intellectuelle, qui part non du texte, mais des idées bibliques.

C'est la raison pour laquelle l'auteur a intitulé son travail : *Die Bibel, eine Deutung*. Cette « interprétation » de l'esprit et du contenu de l'Écriture est souvent fort pénétrante ; et, à la lumière de cette vérité acceptée comme normative, Ragaz cherche à comprendre et à juger toutes les formes et manifestations de la vie et de la pensée humaine : la civilisation, la science, la philosophie, la morale, l'art, la religion, la théologie, la politique, l'histoire.

Bien qu'il soit destiné à un public étendu, cet ouvrage n'est pas à la portée du premier venu. C'est l'œuvre d'un très grand esprit ouvert à toutes les questions, à toutes les aspirations comme à toutes les détresses de l'humanité, et qui se meut à l'aise dans les domaines les plus divers ; Ragaz y

(1) *Die Bibel, eine Deutung*. Diana Verlag, Zurich. Tome I : *Die Urgeschichte*. Tome II : *Moses*. Les cinq volumes suivants seront consacrés à l'histoire d'Israël, aux prophètes, à Jésus, aux apôtres, à l'Apocalypse.

résume sa pensée biblique et religieuse et en fait la synthèse ; plus que cela, il aspire à fournir une vue d'ensemble de l'enseignement de la Bible, et une méthode. Ce livre complète donc certainement, à sa manière, les manuels de théologie biblique proprement dite : il les dépasse. Les lecteurs auxquels Ragaz pense en premier lieu ne sont pas les fidèles des Eglises, ni les théologiens, mais les « incroyants ». Car, dit-il (I/22), il n'y a rien de plus décisif pour l'histoire des hommes, en général et en particulier, que la Bible.

Devant renoncer à un compte rendu complet des deux volumes parus, bornons-nous à les présenter et à donner quelques échantillons de leur riche contenu. Le tome premier, de deux cent cinquante pages, s'ouvre par une préface, de caractère autobiographique, qui est émouvante, parce que Ragaz y dit ce qu'a été, ce qu'est devenue pour lui la Bible, et les raisons qui l'ont poussé à écrire cet ouvrage. L'introduction en caractérise le but, l'esprit, la méthode, et définit le rôle de la foi, qui discerne dans l'Écriture la parole de Dieu, et indique ce qui constitue l'unité de la Bible.

Les onze premiers chapitres de la Genèse donnent lieu à autant de développements plus ou moins étendus et subdivisés : la création, le paradis et la perte du paradis, le royaume adverse, l'histoire, la lutte originelle, les fils de Dieu, la nature, la religion, l'art, le logos, la civilisation et la tour de Babel. Puis c'est l'histoire des patriarches, en six chapitres, dont le meilleur nous paraît être celui qui traite d'Abraham.

Ragaz donne de la Genèse une interprétation résolument et expressément symbolique. Le symbole est un langage en images, il relève de l'intuition, et il est synthétique ; il vise à donner le sens global d'une chose, il signifie ou interprète. Le mythe lui est apparenté, qui représente les événements sous la forme du symbole. Les vérités centrales de la Bible, de la création à la résurrection, viennent à nous sous le vêtement de symboles mythiques.

En vertu de ce principe, Ragaz ne se lasse pas de dire que la création, le paradis, la chute, etc. ne sont pas des faits historiques, ou pas avant tout et essentiellement des faits historiques, c'est-à-dire uniques, mais des faits à répétition, des éléments permanents, des données essentielles et constitutives de la vie, des *Ur-Daten* de la réalité. La création, par exemple, qui se continue et se renouvelle, procède sans cesse de la main de Dieu, elle n'est jamais suspendue ou finie. Dieu, lui, le vivant, est au commencement et à la fin ; il est le créateur qui ne change pas ; l'activité créatrice fait partie de son essence, il a créé et il crée. C'est donc du présent qu'il faut partir pour comprendre la création, et pas du passé. C'est parce que Dieu est aujourd'hui vivant que la foi saisit son action créatrice dans le passé.

Cette doctrine de la création s'oppose à la pensée extra-biblique, au paganisme ; en effet, pour le paganisme, il n'y a pas, au fond, de création : Dieu est simplement celui qui, sans se mouvoir lui-même, communique le mouvement à l'univers ; en outre, le paganisme ignore tout d'une téléologie de la création ; ce n'est que sur le terrain de la foi au Dieu unique, saint

et vivant qu'on évite le fatalisme et le pessimisme. Dieu n'a pas fini de se manifester, de se révéler, le monde n'est pas achevé, le terme de la création sera le royaume de Dieu, les nouveaux cieux et la terre nouvelle où la justice habitera.

Le récit biblique de la création ne relate donc pas un fait historique, il n'est pas un document scientifique, il est un témoignage, une confession de foi : Dieu est celui qui crée. Dans ces conditions, le « commencement » de la création dont parle la Genèse est bien plutôt un principe, qui se déploie et se déroule dans l'histoire, mais il n'est pas un point de départ, un moment chronologique. Et la science n'entre pas en conflit avec l'enseignement scripturaire, quand, du moins, elle renonce à l'idée d'une évolution purement mécanique. L'évolution est une succession d'actes créateurs de Dieu, une histoire. Bergson a raison de parler d'une évolution créatrice ; on serait plus fidèle encore au point de vue biblique en parlant d'une création qui évolue, qui se perpétue. Cette notion de la création est inséparable de la conception biblique du temps, par où Dieu pénètre, de sa vivante éternité, dans l'histoire, dans la réalité. A son tour cette notion du temps implique celle de liberté, la nécessité et la possibilité du choix, et par conséquent la nécessité du jugement. Le temps est donc la forme de l'action, du gouvernement de Dieu, son souffle, sa main.

La foi recueille ainsi dans le récit de la création un témoignage au Dieu vivant et agissant, une révélation et une inspiration, la parole de Dieu, le souffle de son esprit.

Signalons encore au moins les pages sur la perte du paradis, qui traitent de l'origine et de la nature du mal, pour conclure avec saint Augustin que la faute d'Adam a été une *felix culpa*, puisque, par la grâce divine, la chute a eu pour conséquence la venue du Christ et la suprême révélation de Dieu. Cet optimisme de la foi traverse, tel un rayon lumineux, tout l'écrit de Ragaz.

Une idée chère à l'auteur est celle de l'unité, ou du message unique de la Bible : celui du Dieu vivant et de son royaume de justice pour le monde ; de la création à l'Évangile, voilà le contenu de la Bible. Dès lors, une règle capitale de l'interprétation de l'Écriture est qu'il faut expliquer le particulier par le général, l'individuel par l'ensemble, le symbole par la réalité, l'Ancien Testament par le Nouveau, dont la lumière rejaillit sur le premier. La Bible n'est pas seulement une parole historique et littérale de Dieu, mais une parole vivante et éternelle, pneumatique (I/231). Aussi le récit de la création, pour en revenir à lui, n'est-il qu'un porche majestueux, qui n'a pas de sens en lui-même, mais appartient au tout, à l'ensemble de l'édifice, lequel seul lui donne une raison d'être (I/16).

A mesure qu'on avance, l'intention apologétique de Ragaz apparaît toujours plus fortement, sa volonté d'envisager toutes choses à la clarté du message central de la Bible, et son désir de démontrer l'actualité, la vérité permanente du livre par excellence.

Le second volume, de cent quatre-vingts pages de texte, est consacré aux autres livres du Pentateuque, c'est-à-dire à Moïse. Nous sommes ici plus près de l'histoire qu'avec la Genèse, encore que — Ragaz y insiste — la légende soit inextricablement mêlée au récit authentique ; au reste, la légende est souvent plus proche de la vérité historique qu'un simple procès-verbal (II/184-185). De même, produits d'une très longue croissance littéraire, ces livres nous font connaître la forme que la complexe tradition mosaïque a fini par prendre dans l'Ancien Testament : tous les plans, il est vrai, sont confondus, télescopés, mais une personnalité s'en détache, plus ou moins artificielle, et pourtant puissante et dominatrice, Moïse ; aussi, à tort ou à raison, l'auteur a-t-il cru légitime de s'en tenir au Pentateuque tel qu'il est, sans égard aux sources et à la diversité de leurs optiques (II/98-99).

Sans jamais perdre de vue son propos, qui est de montrer l'extraordinaire actualité de la Bible, Ragaz étudie dans une première partie (le libérateur) la personne et l'œuvre de Moïse, « le plus grand des hommes, un seul excepté » (II/18), et le situe par rapport au peuple d'Israël, au pharaon et aux puissances qu'il représente (la religion, la magie, l'antisémitisme) ; puis ce sont les divers moments de l'exode et la marche vers le pays promis, marquée par toute une série d'incidents heureux ou malheureux, mais tous également significatifs.

Dans la deuxième partie (la loi), Ragaz montre qu'Israël n'est devenu définitivement le peuple de Dieu qu'au Sinaï, parce que c'est là qu'il reçut la loi : « La loi morale révélée aux origines, mais que la chute avait estompée et altérée, brille de nouveau dans la loi révélée au Sinaï ; elle retrouve son caractère absolu » (II/96). Cette loi est celle du Dieu unique et saint, elle est théocratique. Elle est à la fois sociale et religieuse, sociale d'abord ; le principe fondamental en est : « Tout est saint (réservé, mis à part) pour Dieu, le Saint — c'est-à-dire : tout appartient à Dieu, le Seigneur » (II, 100-102, 105). De là découlent le respect de la vie (aussi bien animale et même végétale qu'humaine), celui de l'homme (de *tout* homme), et celui de la nature, puis les notions bibliques de la propriété et du droit. La loi religieuse combat le culte des faux dieux et la superstition, prescrit la pureté des fêtes, des rites, un culte. Le décalogue en est la quintessence (II/167).

Le commentateur se penche enfin sur les infidélités du peuple (le veau d'or, les zizanies et les révoltes, etc.), puis il conclut : un seul, décidément, est plus grand que Moïse, Christ. Car Moïse a été l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, il a parlé pour Dieu aux hommes, et il n'y a pas eu en Israël de prophète tel que lui (Deut. xxxiv, 10).

La méthode de Ragaz est la même dans ce volume que dans l'autre : il explique moins qu'il ne réfléchit et médite sur les idées ; et sa pensée prend toujours la même direction : sans dissimuler certaines erreurs du socialisme et du communisme, il fait sans cesse des rapprochements entre ces mouvements et l'enseignement « mosaïque », entre leurs théoriciens, dont plusieurs

furent des Juifs, et le grand initiateur que fut Moïse. Il use toujours largement de l'interprétation symbolique ; il en abuse même, ainsi à propos des plaies d'Égypte (II/70-71), des objets d'or et d'argent demandés par les Israélites aux Égyptiens (75), du double nom de la montagne sacrée (89), du culte (160-163). A force de tout spiritualiser pour tout conserver, y compris le culte (lévitique) que des prophètes ont pourtant condamné catégoriquement, il laisse à l'arrière-plan ou passe sous silence des problèmes tels que celui de l'élection d'Israël ou celui de la révélation. Et, malgré tout, il opère un choix dans la masse ; c'est la rançon de la prétention de parler de Moïse sans faire intervenir la critique historique (le récit de la vocation, par exemple, est escamoté).

Mais nous savons gré à l'auteur de laisser complètement de côté la typologie christologique. Son principal mérite est de montrer que la vérité de l'A. T. n'est pas statique et immobile, figée et invariable, mais toujours en marche, toujours en quête d'expansion, toujours susceptible d'applications nouvelles, et que, d'autre part, la vérité initiale contenue dans l'A. T. est le correctif efficace des altérations et des déviations qui menacent toujours la pensée et la vie qui en sont issues. Et c'est ainsi qu'il est amené constamment à parler des grandes questions actuelles, économiques, sociales, morales, et que ce bain dans l'humanité d'aujourd'hui rend au vieux Pentateuque une étonnante saveur.

L'absence de table des matières au premier volume, et de tout répertoire, est d'autant plus fâcheuse que l'auteur revient à plusieurs reprises sur les mêmes idées, ce qui ne va pas sans de fréquentes répétitions ; si cet ouvrage fut, comme il semble, donné d'abord sous la forme de leçons, ces répétitions étaient légitimes, au moins dans une certaine mesure ; imprimées, elles nuisent plutôt à la clarté de l'ensemble, et la pensée est trop diffuse.

A force de vouloir arriver à une synthèse, Ragaz impose à l'A. T., à la Genèse notamment, une unité qui est, croyons-nous, en réalité celle de son optique propre. Ainsi, d'après lui, la notion biblique de la création serait homogène et parfaitement cohérente ; la Bible a l'air d'être un ouvrage systématique, dont les parties n'existeraient qu'en vue du tout et auraient été agencées selon un plan préconçu en vue d'un but très précis. Il y a là une équivoque dangereuse. On ne doit pas comparer la Bible à une œuvre d'art monumentale conçue par un artiste unique et dont les parties sont solidaires, comme la *Divine Comédie* ou les fresques de la Sixtine, car alors il faudrait dire que l'artiste fut, en ce cas, Dieu en personne — et Ragaz n'a garde de le prétendre. A ce propos, l'absence de définition et de précisions sur les modes et la nature de la révélation nous paraît particulièrement regrettable.

Contestable aussi est la théorie, poussée à l'extrême, du sens symbolique de la Genèse et de la loi. Par places, Ragaz n'évite que de justesse le piège de l'allégorie. Mais la méthode symbolique lui permet d'étendre indéfiniment la portée des idées bibliques, jusqu'à leur faire rejoindre, pour les combattre ou pour les étayer, les idées les plus éloignées de l'horizon intellectuel et

spirituel des écrivains sacrés. Je crois bel et bien que certaines sections de la Genèse ont une valeur symbolique, ainsi le chapitre 3 ; mais je doute que les narrateurs, le sacerdotal y compris, eussent admis l'interprétation symbolique de leur pensée, en ce qui concerne la création, entre autres, ou les patriarches.

Au reste, avant de nous prononcer définitivement sur Ragaz interprète de l'Ancien Testament, attendons les deux volumes encore promis ; mais, dès maintenant, nous pouvons dire ceci : il sait admirablement prolonger les lignes, transposer à l'usage du lecteur moderne les idées et les problèmes bibliques, tirer du trésor ancien des richesses nouvelles. Il dissipe beaucoup de malentendus et rend à ces choses vieilles une signification actuelle. Son écrit est un fervent hommage au Dieu unique, vivant et saint, le témoignage d'un croyant qui a patiemment et même douloureusement conquis sa foi, le fruit des méditations et des expériences d'une vie, le couronnement d'un effort soutenu pour arracher au « livre » son secret. Il nous semble que cette pensée eût gagné à être présentée sous une forme plus systématique, et qu'il eût fallu marquer plus nettement les points où les lignes bibliques s'achèvent et à partir desquels l'auteur pousse, à ses risques et périls, plus avant sa recherche.

Ragaz n'est pas tendre pour la religion, pour l'Eglise et la théologie. Il est bien conscient de marcher seul, encore que sa position, on l'aura compris, ne soit pas nouvelle à tous égards. Mais c'est poussé par une conviction profonde qu'il a écrit (I/II). Il n'a voulu autre chose que saisir et dégager le sens fondamental et la vérité essentielle de la Bible : la révélation du royaume de Dieu et de sa justice.

Cet ouvrage appelle des réserves ; mais il est profond, sincère, substantiel et fécond. Et, à tout prendre, la position de Ragaz est plus proche de la vérité que celle des biblicismes de toute marque qui ont cours aujourd'hui.

William-A. GOY.

---